

ENTRETIEN AVEC

Florian Sauvageau

Au carrefour des influences américaine, britannique et française

PRÉSENTATION

Florian Sauvageau est considéré dans la province de Québec, et au-delà, comme la figure de proue de l'enseignement universitaire du journalisme, pour en avoir été un pionnier dans les années 1960 et en être resté jusqu'à ce jour une référence publique emblématique.

Natif de la ville de Québec, il a réalisé ses premières études supérieures dans l'université de cette ville, l'Université Laval^I, tout en menant en parallèle des activités d'animateur et de reporter à la radio. Il continue cette 'double vie' pendant toute sa carrière : la pratique d'une forme ou d'une autre de journalisme et la vie d'académique. Avec une seule parenthèse, de taille, en 1985-1986 : la co-présidence du *Groupe de travail sur la politique de la radiodiffusion* mis sur pied par le ministère des Communications du Canada et la production du rapport Caplan-Sauvageau par cet organisme.

Pendant ses études, l'Université Laval était en pleine modernisation, en croissance accélérée et à la recherche de renouvellements divers. Le journalisme sera une filière où elle s'affirmera et Florian Sauvageau sera invité à y jouer un rôle de plus en plus déterminant. Devenu avocat, il fait un séjour à Paris à l'École Supérieure de journalisme (en 1965-66), puis plus tard (les étés 1969, 1970 et 1971) aux États-Unis où il obtient une maîtrise en journalisme de l'Université de l'Illinois. Dans sa vie parallèle, il a été directeur de l'information, puis directeur de la rédaction au *Soleil* de Québec, le principal quotidien de cette ville, animateur d'émissions à la radio privée (CHRC-AM), à la radio et à la télévision publiques de Radio-Canada, ainsi que collaborateur à la scénarisation et à la rédaction de documentaires de l'ONF (Office national du film du Canada).

Professeur d'université, il a régulièrement publié des articles académiques, rédigé ou co-dirigé de nombreux livres, prononcé d'innombrables conférences et été constamment présent sur la scène médiatique à titre d'expert. En 1992, il fonde le Centre d'études des médias (CEM), une entreprise unique par son rôle d'animation dans le réseau des universités francophones du Québec. Il en a été le président du conseil d'administration jusqu'en 2017.

^I L'Université Laval a été fondée en 1852 par une congrégation religieuse et est restée encadrée par le clergé catholique jusqu'au milieu du vingtième siècle.

En 2012, l'Université Laval lui a décerné le titre de professeur émérite, une attribution sur concours témoignant de la qualité supérieure de sa trajectoire professionnelle. En 2017, le gouvernement du Québec l'a nommé officier de l'Ordre national du Québec pour sa contribution au monde de l'information.

Cet entretien entrelace des souvenirs de son parcours personnel, l'histoire de la structuration de la formation universitaire en journalisme au Québec et sa position d'observateur expert du monde médiatique.

At the crossroads of American, British, and French influences Florian Sauvageau

Florian Sauvageau is regarded in the province of Quebec, and beyond, as the figurehead of academic journalism education, pioneering it in the 1960's and remaining to this day an emblematic public reference.

Born in Quebec City, he completed his first post-graduate studies at the city's university, Université Laval^{II}, while simultaneously working as a radio host and reporter. He kept up his "double life" throughout his career, practicing one form of journalism or another while being an academic. A notable interlude occurred in 1985-1986, when he co-chaired the Task Force on Broadcasting Policy set up by the Canadian Ministry of Communications, which resulted in the publication of the Caplan-Sauvageau report.

During his years as a student, Université Laval was in the process of rapid growth, modernization and renewal. Journalism was one of the fields of study in which the university established itself, and Florian Sauvageau was called upon to play an increasingly decisive role. After becoming a lawyer, he spent time in Paris at the École Supérieure de Journalism (1965-66), then later (summers of 1969, 1970 and 1971) in the United States, where he obtained a Master's degree in Journalism from the University of Illinois. In his parallel life, he was news director, then managing editor at *Le Soleil* in Quebec City, the city's leading daily, host of programs on private radio (CHRC-AM) and on Radio-Canada's public radio and television, as well as scriptwriter and editor of documentaries for the NFB (National Film Board).

As a university professor, he regularly published academic articles, wrote or co-edited numerous books, delivered countless lectures and was a constant presence on the media scene as an expert. In 1992, he founded the Centre d'études des médias (CEM), a unique venture in the network of French-speaking universities in Quebec. He was Chairman of the Board until 2017.

^{II} Université Laval was founded in 1852 by a religious congregation and remained under the supervision of the Catholic clergy until the middle of the twentieth century.

In 2012, Université Laval awarded him the title of professor emeritus, a competitive award recognizing the quality of his professional career. In 2017, the Quebec government named him an Officer of the National Order of Québec for his contribution to the world of information.

This interview interweaves memories of his personal life, the history of the establishment of academic journalism education in Quebec, and his position as an expert observer of the media world.

Na encruzilhada das influências americana, britânica e francesa Florian Sauvageau

Na província de Quebec, e para além dela, Florian Sauvageau é tido como uma figura de proa do ensino universitário de jornalismo pelo seu pioneirismo nos anos 60, mantendo-se até hoje como referência emblemática na área.

Natural da cidade de Quebec, completou seus primeiros anos de estudos na Universidade Laval, na mesma cidadeⁱⁱⁱ, ao mesmo tempo em que atuava como locutor e repórter de rádio. Manteve essa “vida dupla” durante toda a sua trajetória profissional, combinando a prática do jornalismo, de uma forma ou de outra, com a carreira acadêmica. Houve apenas uma interrupção, porém bastante relevante: em 1985-1986, foi copresidente do Grupo de Trabalho sobre Política de Radiodifusão criado pelo Ministério das Comunicações do Canadá, que produziu o relatório *Caplan-Sauvageau*.

Na época em que estudou, a Universidade Laval passava por um intenso processo de modernização, expansão acelerada e busca por renovação. Essa afirmação se daria especialmente no campo do jornalismo, no qual Florian Sauvageau seria convidado a desempenhar um papel cada vez mais decisivo. Depois de se tornar advogado, passou uma temporada em Paris, na Escola Superior de Jornalismo (1965-66), e posteriormente (nos verões de 1969, 1970 e 1971) nos Estados Unidos, onde obteve um mestrado em jornalismo pela Universidade de Illinois. Paralelamente, trabalhou como diretor de informação e depois como diretor de redação no jornal *Le Soleil*, o principal diário da cidade de Quebec, além de apresentador de programas na emissora privada CHRC-AM e na rádio e televisão públicas da *Radio-Canada*, tendo ainda colaborado em roteiros de documentários do ONF (*Office national du film*).

Como professor universitário, tem publicado regularmente artigos acadêmicos, escrito ou coeditado vários livros, dado inúmeras palestras e marcado presença constante como especialista na cena midiática. Em 1992, fundou o *Centre d'études sur les médias* (CEM), uma iniciativa única pelo seu papel dinamizador da rede

ⁱⁱⁱ A Universidade Laval foi fundada em 1852 por uma congregação religiosa e permaneceu sob a supervisão do clero católico até meados do século XX.

de universidades francófonas no Quebec. Presidiu o Conselho de Administração do CEM até 2017.

Em 2012, recebeu o título de Professor Emérito da Universidade Laval, uma distinção honorífica concedida por meio de concurso atestando a excelência de sua trajetória profissional. Em 2017, foi nomeado Oficial da Ordem Nacional do Quebec pelo governo do Quebec, em reconhecimento à sua contribuição para o mundo da informação.

Nesta entrevista, entrelaçam-se memórias de sua trajetória pessoal com a história da estruturação do ensino universitário de jornalismo no Quebec, destacando ainda sua posição como observador e especialista da mídia.

SLJ : Les formations en journalisme au Québec ont commencé à se structurer dans les années 1960. Alors étudiant en Droit à l'Université Laval, vous pratiquiez déjà le journalisme en parallèle à vos études. Qu'est-ce qui vous a conduit à vous impliquer dès ce moment-là du côté de l'enseignement du journalisme ?

FS : Mes souvenirs de ces débuts remontent à une rencontre avec André Patry, professeur de Droit à l'Université Laval. Il était fascinant. Il parlait cinq ou six langues, et était l'enseignant du cours de droit international public. Il était aussi superviseur d'émissions d'affaires publiques à Radio-Canada^{iv}. A la fin de mes études en droit, en 1964-65, je ne savais pas trop quoi faire dans la vie. Je suis allé voir André Patry à Montréal, à Radio-Canada, pour lui expliquer que je finissais mes études et que je n'avais pas envie de pratiquer le droit. Je ne sais pas s'il le savait, mais j'ai travaillé à la radio CHRC^v pendant toutes mes études et le journalisme m'intéressait. La formation des journalistes aussi. C'était la grande époque de CHRC, qui était la station la plus populaire à Québec et j'étais « l'ami Florian » le samedi matin, dans les émissions pour enfants. Le soir, on faisait une émission de demandes spéciales et je faisais aussi des reportages. On couvrait les incendies en direct et toutes sortes de choses. Et je lisais aussi les nouvelles. Donc, je rencontre André Patry qui m'explique qu'il termine à ce moment-là un rapport sur l'enseignement du journalisme pour le Recteur monseigneur Vachon^{vi}. L'Université Laval souhaitait ouvrir une formation au journalisme. Et André Patry m'interroge : « Voulez-vous aller étudier un an en Europe et devenir professeur ? ». Il dit cela après à peine une heure de conversation. Il avait beaucoup d'influence. L'université m'a donné une petite bourse et je suis parti après mon Droit à Paris, à l'école de journalisme de la rue de Rennes.

Chose certaine, à l'époque, les universités Laval et de Montréal s'intéressaient beaucoup à l'enseignement du journalisme, suivant aussi en cela les nombreux échanges sur le sujet au sein de l'Union canadienne des journalistes de langue française (UCJLF). Aussi, le rapport Patry était dur avec le monde des médias. Il reprochait notamment aux médias de ne pas s'intéresser à la formation des journalistes. Pourtant, au moment où André Patry rédigeait son rapport, en 1964, *Le Soleil* avait organisé un stage pour dix jeunes dans sa salle de rédaction. Ces stagiaires sont d'ailleurs presque tous devenus des journalistes au *Soleil*. Le frère Clément Lockquell, une personnalité éminemment importante dans le monde culturel de Québec et dans le monde économique, et doyen de la Faculté de commerce de l'Université Laval, était présent à la séance de clôture de ces stages et aurait émis l'idée d'associer ce stage à l'université. André Patry n'évoque pas cela, mais in-

^{iv} Un organisme public de radiodiffusion est créé en 1932, La Commission canadienne de radiodiffusion, qui devient Radio-Canada en 1936. La Société est couplée dès le début à une version en langue anglaise : la Canadian Broadcasting Corporation (CBC). Elle constitue encore aujourd'hui l'épine dorsale du journalisme canadien.

^v Station de radio AM entrée en ondes le 1er avril 1926. Elle a cessé d'émettre le 30 septembre 2012.

^{vi} Louis-Albert Vachon, évêque, puis cardinal, archevêque de Québec de 1981 à 1990, recteur de l'Université Laval de 1960 à 1972.

dique, dans son rapport déposé la même année, qu'il y a un manque flagrant de formation intellectuelle des journalistes dont les employeurs se satisfont.

Cela a donc commencé ainsi. J'étais entre-temps parti à Paris suivre les cours de l'école de journalisme, rue de Rennes, mais surtout voyager et continuer mes reportages pour CHRC. Quand je suis revenu de France, il n'y avait pas encore d'école de journalisme au Québec. Je suis alors devenu secrétaire de la commission des études de l'université Laval tout en étant correspondant parlementaire de CHRC. C'est ainsi que par la suite j'ai été associé aux débuts de la formation au journalisme au Québec. Un ou deux ans plus tard, l'Université a créé un comité et j'en suis devenu membre. Le comité regroupait des personnalités qui, à l'université, dans divers secteurs, s'intéressaient au journalisme. Il était chapeauté par monseigneur Marcel Lauzon, un homme extrêmement efficace. Le comité s'est réuni rapidement. Les premiers cours sur le journalisme à Laval se sont donnés à l'Extension de l'enseignement^{vii} au milieu des années 1960, en accord avec le Syndicat des journalistes du *Soleil* qui souhaitait aussi que des cours soient organisés, que des journalistes soient mieux formés.

Je connaissais bien les deux premiers professeurs de la nouvelle formation en journalisme-information lancée en 1968 : Thomas Sloan, le directeur, et Jacques Rivet. Quand j'étais correspondant parlementaire, Thomas Sloan était le correspondant du *Montreal Star*. Il a écrit un livre remarquable, *Quebec : The Not So Quiet Revolution*. Beaucoup de gens pensent qu'il a inventé l'expression « Révolution tranquille »^{viii}, mais ce n'est pas lui, c'est un autre journaliste du *Montreal Star* qui s'appelait Brian Upton. Tom Sloan avait été boursier Nieman à Harvard. Il a rencontré Monseigneur Lauzon et est devenu directeur d'un programme formel d'enseignement du journalisme. L'autre professeur des débuts de la formation, Jacques Rivet, revenait de Paris où il avait obtenu un diplôme de l'Institut français de presse. De mon côté, je suis revenu en juillet 66 et j'ai commencé une double vie. J'avais deux mi-temps. Le premier comme secrétaire de la Commission des études de l'Université Laval et le second comme correspondant parlementaire de CHRC. Mario Cardinal^{ix} du journal *Le Soleil* me repère et en 1967 me nomme directeur de l'information du quotidien. Je n'avais jamais travaillé dans un journal de ma vie.

SLJ : Hors de la ville de Québec, des formations francophones se développent aussi peu après mais sur des impulsions un peu différentes et parfois avec des projets bien distincts. Comme en ordre dispersé ?

FS : À l'Université de Montréal, c'est d'abord un département de communication qui est créé en 1970. Le journalisme y occupe peu de place. Mais il faut parler de Jean Cloutier, le directeur du Centre audiovisuel, resté dans l'ombre de l'histoire du journalisme au Québec. Il avait des idées très avancées pour l'époque et, en 1973, il a écrit un livre *L'ère d'Emerrec ou la communication audio-scripto-visuelle à l'heure des self-média* et a ainsi créé l'expression *Self media*, bien avant le règne des réseaux sociaux. "Emerrec", c'est l'émetteur-récepteur. Avocat de formation, diplômé du Centre de formation en journalisme de Strasbourg, ancien journaliste à Radio-Canada, il n'a jamais eu au Québec la reconnaissance qu'il méritait. C'était un précurseur. Il a fait davantage pour la formation des journalistes africains en créant l'Institut international de la communication. Je suis allé enseigner à Dakar grâce à l'Institut international de la communication. Le Canada a joué un rôle important dans la création de l'école de journalisme à Dakar, le CESTI. Il y a beaucoup de Québécois qui sont allés enseigner là. Moi, j'y suis allé fin des années 70, je pense. Pierre O'Neil, l'ancien secrétaire de presse de Pierre Elliott Trudeau, a été le directeur de cette école de journalisme. Et

vii. Un service de l'Université ayant pour mission d'offrir des cours (hors programmes) au grand public dans une perspective de développement culturel et professionnel.

viii. L'expression désigne les six premières années de 1960 alors que le gouvernement du premier ministre Jean Lesage a initié un ensemble de modernisations de l'État québécois dont la prise en charge de l'Éducation et la Santé jusque-là entre les mains de l'Église catholique. Ce moment a été perçu comme l'entrée dans la modernité et l'État-Providence.

ix. Directeur de la Rédaction (équivalent de Rédacteur en chef) du quotidien *Le Soleil* (1967-1969).

Cloutier était important là-dedans. Finalement, le Certificat en journalisme de l'Université de Montréal est créé au milieu des années 1970 à la Faculté de l'éducation permanente. Il existe toujours à côté du DESS^x de journalisme ancré pour sa part au Département de Communication. Je pense que j'ai enseigné là la première année, tout comme Mario Cardinal. J'ai beaucoup aimé enseigner à ces étudiants, qui étaient plus âgés, et déjà, pour plusieurs, sur le marché du travail et qui prenaient leurs études très au sérieux.

À l'UQAM (Université du Québec à Montréal), l'autre université francophone à Montréal créée en 1969 dans la foulée de la Révolution Tranquille, l'initiative vient de Serge Proulx, sociologue, et de Jean-Paul Lafrance, issu des études littéraires. Ils créent le département de communication en 1973. Ayant passé une année sabbatique en Californie et influencé par Gregory Bateson, Serge Proulx défend un modèle contre-culturel. Il s'inspire des sciences juridiques à l'UQAM, qui sont alors un peu la gauche des facultés de droit traditionnel, et veulent former des juristes intéressés par la justice sociale. Serge Proulx m'a raconté qu'il souhaitait suivre cet exemple et former des individus qui iraient travailler dans les médias communautaires^{xi}. Ils ont ensuite embauché Pierre Bourgault^{xii}, Gérald Godin^{xiii}, donc des journalistes de gauche, qui ont poussé de l'intérieur pour développer la filière journalisme. Gérald Godin a participé seulement une année, il est ensuite devenu candidat contre le premier ministre libéral sortant, Robert Bourassa, en 1976. Ils ont ensuite embauché Jacques Larue-Langlois^{xiv} et Armande Saint-Jean^{xv}, qui a joué un rôle très important à l'UQAM. Avoir embauché des personnes intéressées par le journalisme, qui parlaient de journalisme, et œuvraient pour la professionnalisation, suivant aussi en cela les pressions des étudiants, a permis que le journalisme prenne réellement sa place à l'UQAM. Depuis, on a créé l'École des médias et un grand nombre de professeurs de journalisme, issus du monde professionnel, y enseignent.

À Jonquière^{xvi} aussi, une formation a été mise en place^{xvii} en 1967 au niveau du CEGEP^{xviii}. J'ai progressivement changé d'avis concernant cette formation. Au départ, je pensais que former des journalistes devait être fait à l'Université, mais depuis, le monde des médias a tellement changé que cette formation a toute sa place pour certains médias. Je pense qu'il y a des médias où l'on n'a pas besoin d'un diplôme universitaire, que le CEGEP joue un rôle correct, comme ce qu'ils appellent au Canada anglais, les *community colleges*. Je trouve que c'est utile, cela a un rôle à jouer.

Les questions de formation ont beaucoup été alimentées par l'influence étrangère, notamment américaine. Dès la mise en place du comité de réflexion sur la formation au journalisme à l'Université Laval, Monseigneur Lauzon est allé aux États-Unis pour voir comment cela fonctionnait. Il a décidé, en accord avec le comité, que la formule américaine était la meilleure. C'était une formule dans laquelle les études hors journalisme étaient majoritaires. Le premier programme de journalisme à l'Université Laval s'est construit ainsi, avec seulement 30 crédits sur 90 crédits de cours en journalisme, dans la droite filiation des *Liberal Arts* états-uniens. Avec Louis Martin, l'un des premiers professeurs de la formation, nous avons utilisé une formule déjà connue : « Comprendre et faire comprendre ». Comprendre, on faisait cela ailleurs que dans les cours de journalisme, comprendre le monde. Et ensuite, le journaliste apprenait à le faire comprendre. Ce qui est propre au journalisme. Louis appelait cela la rigueur imaginative. D'un côté, l'esprit scientifique : comprendre, les sources, la vérification ; et de l'autre, les arts, faire comprendre... grâce au récit.

SLJ : Tout au long de votre carrière, vous avez œuvré à créer des ponts entre le Québec et le reste du Canada. Vous avez ainsi connu les diffé-

x. Diplôme d'études supérieures spécialisées correspondant à une quatrième année d'université ou première année de maîtrise.

xi. Formule médiatique alternative aux médias dominants d'État ou privés qui a émergé avec force au Québec dans la décennie 1970.

xii. Journaliste, orateur impressionnant, fondateur en 1963 du premier parti politique indépendantiste québécois, le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN).

xiii. Journaliste, écrivain, homme politique, député puis ministre, sous la bannière du parti politique souverainiste, Parti Québécois (PQ).

xiv. A été réalisateur à Radio-Canada. Militant socialiste et indépendantiste, très actif dans les années 1970.

xv. 25 ans de journalisme puis professeure à l'Université de Sherbrooke.

xvi. Municipalité du Saguenay à quelque 200 kms au nord de Québec.

xvii. Dans une forme embryonnaire d'abord, puis graduellement de manière très élaborée et diversifiée, regroupée aujourd'hui dans les programmes de la filière Arts et technologies des médias (ATM).

xviii. Le Collège d'enseignement général et professionnel (CEGEP) est une structure scolaire pré-universitaire.

rences culturelles entre les systèmes d'enseignement du journalisme. Comment les résumeriez-vous ?

FS : Au cours des années 1970, j'ai été autant journaliste que professeur. Je donnais cours chaque année, mais je voulais continuer à faire du journalisme. Je n'imagine pas qu'on puisse faire l'un sans l'autre. Et dans les années 70, j'étais à Radio-Canada, ensuite à l'Office national du film (ONF)^{XIX}. J'ai commencé à connaître le Canada anglais un peu avant. Quand j'étais au *Soleil*, le président, Gabriel Gilbert, me poussait pour que je participe aux rencontres des éditeurs canadiens, les *Managing editors Conferences* de la *Canadian Daily newspapers publishers association* (CDNPA). J'en étais membre. J'ai commencé à connaître des collègues anglophones comme Clark Davey, qui était le grand patron du *Globe and Mail*, ainsi que Lindsay Crysler, ancien *managing editor* de *The Gazette*, qui a été un des premiers patrons de l'école de journalisme à Concordia. Je pense que la différence entre les Canadiens anglais et les Québécois est que les directions des écoles de journalisme au Canada anglais étaient occupées pour la plupart par d'anciens journalistes. À Laval par exemple, après les anciens journalistes Tom Sloan et Yves Gagnon, dans les premières années, la tradition s'est perdue et la grande majorité des directeurs du département (devenu de communication) ont été des universitaires sans expérience du journalisme. Peter Desbarats a dirigé l'école à l'Université de Western en Ontario pendant de longues années, Stuart Adam à Carleton, un ancien journaliste du *Toronto Star*. Ils représentent ce qu'on appelle les écoles de la première vague de l'enseignement du journalisme : l'Université Carleton à Ottawa, l'Université Western à London en Ontario et Ryerson à Toronto^{XX}. Pour l'anecdote, ce qui est intéressant, c'est que Carleton a été créée notamment pour offrir une formation aux vétérans qui revenaient de la Deuxième Guerre. Lors de la deuxième vague d'écoles de journalisme au Canada anglais, on a aussi embauché des journalistes de très grande réputation. Au King's College de Halifax en Nouvelle-Écosse, par exemple, George Bain, le directeur, était une autorité journalistique au Canada anglais. Plus récemment, Donna Logan, ancienne journaliste et vice-présidente de Radio-Canada, a créé l'école de journalisme à l'Université de la Colombie-Britannique. Cela constitue une vraie différence entre le Québec et le Canada anglais. À Laval, par exemple, la communication a pris plus d'importance en raison des chercheurs qui sont arrivés dans les années 1970 : Roger De La Garde², Line Ross ou Jacques de Guise. Ils s'intéressaient beaucoup aux médias et au journalisme, leur apport intellectuel a été important, mais c'est avant tout la communication qui s'est développée par la suite. L'expansion de la communication s'est faite un peu au dépend du journalisme dans les universités. Cela peut se comprendre. Au tournant des années 1970, l'intérêt pour la communication était central. À Ottawa, le premier ministre des Communications dans l'histoire du Canada, Éric Kierans, ancien ministre du Québec, comparait les télécommunications et les satellites au chemin de fer. Il disait que le Canada avait été créé grâce aux chemins de fer, et qu'il serait consolidé par les communications.

SLJ : Dans ce contexte, vous voyagez beaucoup et rencontrez de nombreux collègues à l'étranger. Le Québec est alors lui aussi traversé par de nombreuses influences étrangères qui modèlent le monde journalistique de la formation et de l'information. Dans le cas canadien, compte tenu de son histoire et de sa position géographique, on pense spontanément à la France et à l'Angleterre, mais aussi aux États-Unis ?

FS : Je suis allé aux États-Unis étudier à l'université de l'Illinois où j'ai obtenu une maîtrise en journalisme en 1974. Wilbur Schramm, l'un des auteurs des *Four Theories of the Press*, était considéré comme un grand penseur de la communication à l'époque. J'y allais beaucoup à cause de lui. Mais

XIX. Autre Société d'État canadienne créée en 1939 pour la production filmique.

XX. L'université Ryerson s'appelle à présent l'Université métropolitaine de Toronto.

quand je suis arrivé en Illinois, il était parti en Californie. J'ai découvert des livres que j'ai utilisés dans l'enseignement pendant des années, et notamment, *Four Theories of the Press* et le rapport Hutchins, *A Free and Responsible Press*. Le concept de liberté de presse m'intéressait, mais j'ai alors compris qu'il se déclinait de bien des manières. J'ai aussi découvert tous les travaux sur la culture de masse. Cela a représenté une grande différence pour moi entre mes études à Paris et celles aux États-Unis. J'ai découvert aux États-Unis tout un univers que je ne connaissais pas. Au Canada anglais, il y avait aussi de grands penseurs de la communication dans les années 40 et dans les années 50. McLuhan n'était pas le seul. Un autre auteur auquel on pense moins, Harold Innis, me semble aussi important que McLuhan. Là, j'ai découvert un monde dont je n'imaginai pas l'existence, le monde de la réflexion sur les médias.

Alors que je travaille à mi-temps au Département information et communication de l'Université Laval dans les années 1970, je perçois aussi l'influence de la France, et notamment des travaux et de la personnalité d'Armand Mattelart, souvent invité au Québec, ou encore de Jean Schwoebel, journaliste au *Monde* et un des fondateurs de la Fédération française des sociétés de journalistes (autre nom des Sociétés de rédacteurs). Cela croissait aussi ce que j'avais appris à l'université de l'Illinois : j'étais convaincu qu'il fallait donner plus de pouvoir aux citoyens. Je suis d'ailleurs allé en 1973 à Stockholm avec Lindsay Crysler alors au quotidien *The Gazette* à Montréal (il deviendra plus tard directeur de l'enseignement du journalisme à Concordia) pour comprendre le fonctionnement de l'ombudsman de presse en Suède, puis au *Washington Post* pour interviewer l'ombudsman. Cela nous amènera à organiser un grand colloque à Québec sur les ombudsmen et les conseils de presse, et nous faisons une enquête avec Simon Langlois sur l'ombudsman au *Toronto Star* et à la *Gazette*³. Ce dispositif n'a pas vraiment duré. Mais c'était l'époque où tout cela m'intéressait. Plus tard, mes liens avec David Pritchard, professeur à l'université du Wisconsin, sont aussi tissés en partie par ces intérêts. Il était venu passer une année sabbatique à Québec au Conseil de presse. David se souvient qu'il avait vu notre enquête avec Simon Langlois auprès des journalistes québécois, pour la Commission royale sur les quotidiens. Il y avait trouvé des « racines intellectuelles » communes avec les enquêtes bien connues de son ami David Weaver aux États-Unis. Ils avaient été collègues à l'Université d'Indiana. Nous avons rencontré David Weaver et commencé à travailler ensemble sur une enquête auprès des journalistes canadiens⁴ de partout au pays.

Bien sûr, nos médias sont d'abord des médias américains. Mais la Grande-Bretagne a aussi exercé une grande influence : le modèle de la BBC, mais aussi le modèle du conseil de presse. Dans les années 1960, l'Union canadienne des journalistes de langue française (UCJLF) avait fait venir, à Montréal, Lord Denning, le président du Conseil de presse britannique. Yvan Lamonde, historien québécois respecté, écrit d'ailleurs que le Québec, au-delà des médias, est influencé bien sûr par la France, par les États-Unis, largement, mais aussi par la Grande-Bretagne. Et culturellement, au sens large, il montre que nous sommes plus britanniques que l'on pense⁵. Pour ma part, j'ai toujours pensé être « culturellement » aussi proche des Anglais que des Français, la langue mise à part. Yvan Lamonde explique bien l'importance de l'Angleterre dans « la trame politique et culturelle » du Québec. L'influence culturelle des institutions et du parlementarisme britannique est importante. Ces liens avec la Grande-Bretagne permettent des comparaisons intéressantes pour les médias, pour le service public par exemple, tout comme ceux avec la France, et pas seulement dans ce dernier cas pour les questions de droit sur lesquelles nous avons beaucoup échangé, Pierre Trudel de l'Université de Montréal et moi, avec Emmanuel Derieux,

professeur à l'Institut français de presse à Paris (Paris 2). Ces liens avec l'étranger ont par ailleurs renforcé ma conception de l'importance de l'information internationale. Cet intérêt était partagé par mon collègue, Roger de la Garde, un personnage important au Québec, qui a tenu la revue *Communication*⁶ toutes ces années à bout de bras. Roger de la Garde avait avec l'université Western, et un collègue ancien journaliste de cette université, obtenu des fonds de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) pour accroître l'importance de l'information internationale et évaluer son importance⁷. Dans ce cadre, je me souviens⁸ avoir fait, avec Shirley Sharzer, devenue plus tard la première femme *deputy managing editor* de l'influent *Globe and Mail*, une tournée des médias canadiens pour analyser l'intérêt qu'ils avaient pour cette information internationale.

SLJ : Vous avez toujours cultivé le lien entre mondes professionnel et académique. Une des choses que vous nous avez dites est que vous souhaitiez profondément que les universitaires comprennent mieux la réalité des médias. Vous considérez que les médias sont fondamentaux. Pourtant, vous avez aussi proposé, participé même, à une présence active d'un troisième joueur, le gouvernement, dans le monde médiatique ?

FS : Effectivement, je crois profondément au rôle de l'État. Des commissions d'enquête ont été mises en place par le gouvernement canadien depuis les années 1970⁹. D'abord la commission sénatoriale Davey (1970) sur l'influence des médias et sur la concentration des capitaux dans cette industrie, puis la commission Kent (1981) sur la concentration des médias et aussi le Groupe de travail sur la politique de la radiodiffusion canadienne, Caplan-Sauvageau (1985-86). J'ai d'abord participé à la commission Kent, au cours de laquelle on m'avait demandé de faire une enquête auprès des journalistes québécois avec Simon Langlois¹⁰. Puis, j'ai participé au Groupe de travail à titre de co-président avec Gerald Caplan. Le groupe a produit le rapport appelé Caplan-Sauvageau sur la politique de la radiodiffusion. Dans le cadre des travaux de ce groupe, nous avons commandé plus de 30 rapports de recherche. C'est à ce moment-là, au milieu des années 1980, que je me rends compte qu'il y a un manque flagrant - plus au Québec encore - de recherche sur les politiques publiques et sur les médias en général. Jean de Bonville, professeur au département Information et communication de l'Université Laval, avait écrit dans le livre *Les journalistes*, un chapitre de constats sur le manque de recherches dans le domaine au Québec¹¹. Pour ma part, je me souviens des balbutiements de la recherche : en histoire, en sociologie, avant que naisse la communication. Aujourd'hui, nous sommes loin du désert que constatait Jean de Bonville en 1980. Une brève recension de Mathieu-Robert Sauvé¹² montre qu'une vingtaine de thèses de doctorat en cours au Québec sont consacrées au journalisme, dont une douzaine à Laval. La réflexion sur le journalisme est essentielle à son enseignement.

Notre groupe de travail sur la radiodiffusion commande donc des recherches. Le politologue Vincent Lemieux a ainsi effectué des travaux de recherche pour nous, il m'a aidé à comprendre beaucoup de choses, et entre autres l'élaboration et la formulation des politiques publiques dans un domaine donné, mais aussi qu'il faut voir le journalisme comme un système. Nous avions par ailleurs un directeur de la recherche, Pierre Trudel, professeur de droit à l'Université de Montréal. Paul Audley était le secrétaire de notre groupe. Il a écrit un livre remarquable, *Canada's Cultural Industries*. Paul était cet intellectuel de Toronto qui aurait voulu que le modèle de réussite des médias du Québec s'applique au Canada anglais dans sa lutte contre l'influence culturelle américaine, une obsession depuis les années 1930 et qui atteint maintenant son paroxysme avec les GAFAM. J'ai aussi découvert à ce moment-là qu'il y avait au Canada anglais de nombreuses personnes

qui s'intéressaient à l'économie des médias, notamment à l'Université de l'Alberta. Ce secteur m'avait toujours semblé négligé au Québec.

Ces commissions ont participé au développement de la recherche. Dans le cas de la commission Kent, ils ont publié le rapport et huit volumes de travaux de recherche. J'aurais aussi souhaité qu'on le fasse pour Caplan-Sauvageau, mais il aurait fallu rester à Ottawa encore des mois pour superviser la rédaction finale des travaux. Fred Fletcher^{xxi} à qui j'ai soumis l'hypothèse que ces commissions d'enquête ont joué un rôle important dans la recherche, m'a répondu en disant que lorsqu'il a commencé à enseigner le cours Culture et politique à York, son principal outil de travail, c'était le rapport Davey. La Commission Davey (3 volumes) a elle aussi publié des travaux de recherche.

De notre côté, notre groupe de travail a été formé au moment où un débat politique et social avait émergé autour de Radio-Canada. Les conservateurs venaient d'être élus, et l'on craignait qu'ils ferment Radio-Canada. D'ailleurs, quand j'ai accepté de codiriger le groupe, beaucoup de personnalités du monde journalistique se demandaient ce que j'allais faire dans cette galère. Mais le ministre des Communications, Marcel Masse^{xxii}, m'avait promis toute indépendance. Il a tenu parole. Dans notre rapport, tout le monde s'attendait à ce que l'on dise que Radio-Canada devait être réformé. Dans le chapitre concernant la société publique, nous écrivions - ce que je n'écrirais plus comme cela maintenant, parce que ce n'est plus le cas, - que Radio-Canada représentait le panthéon de la culture.

SLJ : Ce travail colossal produit dans les commissions d'enquête, les recherches réalisées dans ce cadre, les liens que vous tissez, vous amènent progressivement à créer le Centre d'études des médias, le CEM, un centre encore très actif à l'Université Laval. Une sorte d'impatience, de suppléance même, face aux inactions des institutions ?

FS : Après le travail de la commission d'enquête Caplan-Sauvageau, je reviens à l'université, et le Recteur de l'époque, Michel Gervais, crée un groupe de réflexion sur l'avenir de la communication à l'université. J'en deviens président. Nous produisons un rapport qui s'appelait *Communiquer demain* et où l'on suggérait la création d'un centre d'études sur les médias. Cependant, la suggestion n'aboutissait pas. Les dossiers n'avancent jamais vite à l'université. Quelques années plus tôt, Fernand Dumont, un éminent sociologue à l'Université Laval, était devenu directeur de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC). Il souhaitait développer un axe sur les médias, un chantier, comme ils appelaient cela à l'époque. Fernand Dumont m'a contacté pour diriger ce chantier, et j'ai été « prêté » par l'université pendant trois ou quatre ans. À l'époque, j'étais très présent sur la place publique. Nous avons rapidement obtenu le soutien du ministère des Communications du Québec qui était très important à ce moment-là au plan de la recherche. Cela a permis de transformer le chantier en Centre d'études sur les médias en 1992, le CEM¹³. Dès le départ, le centre a reçu une subvention du ministère. Il y avait au ministère une équipe de chercheurs dirigée par Hélène Cantin, qui avait travaillé au CRTC^{xxiii} et était une excellente chercheuse. Elle et quelques collègues, dont le sous-ministre, étaient très sympathiques à l'idée de créer un Centre d'études sur les médias et ont contribué à l'appui du ministère qui s'est perpétué depuis lors. Nous avons directement mis l'accent au CEM sur les politiques publiques sans oublier l'économie des médias. Nous avons eu la chance de collaborer avec Jean-Pierre Le Goff de HEC et Yves Rabeau des sciences de la gestion à l'UQAM.

Au départ de Fernand Dumont de l'IQRC et lors du rattachement subséquent de cet Institut à l'INRS (l'Institut national de recherche scientifique),

xxi. Alors professeur à la York University de Toronto et figure de proue de la recherche sur les médias au Canada anglais.

xxii. Député du parti progressiste-conservateur alors au pouvoir à Ottawa et Ministre des communications du gouvernement de Brian Mulroney de 1984 à 1986 et de 1989 à 1991.

xxiii. Conseil canadien de la radiodiffusion et des télécommunications, organisme de réglementation rattaché au gouvernement du Canada.

une composante de l'Université du Québec, nous avons pris la décision, au CEM, de ne pas aller à l'INRS. Le Centre vivait une période faste à l'IQRC et employait trois chercheurs à temps plein. Nous bénéficions alors du travail d'un employé de l'IQRC qui était un démarcheur de fonds. Je me souviens être allé avec lui à l'agence de coopération francophone à Paris. Et pendant un moment, le Centre pilotait un projet avec un Camerounais, une Française, un Belge, un Burkinabé, un Tunisien. Le CEM s'est donc autonomisé en passant des ententes avec plusieurs universités. L'Université Laval nous héberge (et c'est toujours le cas), mais nous avons des ententes avec l'UQAM, HEC et l'Université de Montréal. Le conseil d'administration comprend un représentant de chacune des universités, et des membres venant du monde des médias. À l'époque, je voulais regrouper les chercheurs de plusieurs universités. Je me considère davantage comme un animateur. Si j'ai quelques qualités, celle-là, c'est ma plus grande, probablement : rassembler des gens. J'aime faire cela. Le travail d'équipe, la collaboration, c'est essentiel. Le Centre d'études a été conçu ainsi : faire travailler des chercheurs sur des problèmes plus concrets qui allaient intéresser les entreprises. C'était aussi une stratégie qui aidait au financement, car pour se financer auprès du ministère, il fallait faire la preuve de notre pertinence. J'ai alors développé une tactique dans la recherche de financement : au lieu d'aller voir des gens, par exemple Radio-Canada, et dire 'Nous avons un beau projet, et avons besoin d'argent'. J'allais à Radio-Canada et je disais 'Nous avons un beau projet, nous allons payer 50 % si vous payez 50 %'. Et nous avons eu beaucoup de contributions ainsi. Cela faisait aussi que nous n'étions dépendants ni des commanditaires ni de l'État.

Une des clés de la survie du CEM est aussi liée au CRTC. Lors d'une transaction entre médias, le CRTC avait statué que 10% de la somme totale devait être consacrée à des bénéfices pour la communauté. Nous avons alors interprété ce 'bénéfice' comme pouvant inclure la recherche. Des opérations de cet ordre ont permis la création de *The Canadian Media Research Consortium*¹⁴, le Consortium canadien de recherche sur les médias. Ce Consortium regroupait l'Université Ryerson et notamment l'Université de la Colombie-Britannique, et le CEM. Nous avons pendant sept ou huit ans, obtenu des sommes relativement importantes. Dans ce cadre du CRTC, l'Université Laval (comme l'Université Carleton, de son côté) a aussi obtenu un million de dollars pour créer la Chaire de journalisme scientifique¹⁵. Le voici :

La somme était liée à l'acquisition par le réseau de télévision CTV de Discovery Canada, une chaîne scientifique. J'ai été responsable de la Chaire le temps de sa mise en place, puis Jean-Marc Fleury, journaliste et communicateur scientifique, et Fábio Henrique Pereira, collègue du Département depuis 2021, [ndlr : co-éditeur de la revue *Sur le journalisme*] ont repris successivement les rênes de la formation autour d'un microprogramme en journalisme scientifique et du développement de la recherche dans le domaine

Depuis sa naissance, le CEM a réalisé de nombreux projets¹⁶. Il a le mérite d'exister encore, après 30 ans, sous la direction de Colette Brin, collègue du Département, et grâce au travail de longue haleine du chercheur permanent Daniel Giroux, maintenant retraité, un professionnel prêté par le Ministère québécois des Communications deux ans après la création du Centre et qui est devenu un rouage essentiel de son fonctionnement et un fin connaisseur du monde des médias. L'un des projets dont je suis le plus fier est le rapport que nous avons fait en 2015 sur la concentration et sur Pierre Karl Péladeau, à la fois leader politique et propriétaire de médias¹⁷. Ce rapport montre les conséquences des mouvements de concentration dont nous parlions dès les années 1970. Il explique que si nous sommes arrivés à cette situation, c'est que personne n'a agi au fil des ans, malgré tous les rapports et toutes

les études. Le CEM avait déjà réalisé une enquête auprès des députés de l'Assemblée nationale¹⁸ qui montre qu'ils étaient devenus de plus en plus inquiets au fil des ans au sujet de la concentration des médias. Mais s'ils sont inquiets, pourquoi n'ont-ils rien fait ? Et pourquoi maintenant, alors que la concentration et la convergence ont atteint des sommets chez Québecor^{xxiv}. Plus personne n'en parle. Tout ce qui nous a inquiétés, que j'ai répété un nombre incalculable de fois, dans nombre de conférences, de colloques, d'interviews pendant des années, j'ai répété que c'était dangereux, que si P.K. Péladeau utilisait, avec des visées politiques, toute la puissance médiatique qu'il avait, la situation constituait un risque pour la démocratie. Cela a constitué une inquiétude pendant de nombreuses années : pour preuve, les commissions Davey et Kent au niveau canadien et un nombre important de commissions parlementaires et de comités à Québec sur la concentration de la presse. Le risque est grand que tout ce que l'on craignait à cette époque-là se réalise.

Une autre réalisation du CEM renvoie à la coopération internationale. Le Centre avait des collaborateurs dans plusieurs pays. Par exemple, l'économiste des médias Robert Picard¹⁹, qui a été directeur de la recherche du *Reuters Institute for the Study of Journalism*, participait aux activités du CEM depuis des années. C'est un peu grâce à lui que le Centre est devenu le collaborateur canadien de l'enquête annuelle sur le numérique (*le Digital Report*) du Reuters Institute²⁰. Mon grand souci était d'ouvrir sur le monde. Cela rejoignait l'importance que j'accordais à l'information internationale. Cela reflète aussi mon année passée en Europe en 1965-66. J'ai découvert un univers. Je préparais une émission hebdomadaire pour CHRC. Je suis allé à Rome, au Vatican, interroger le cardinal Maurice Roy de Québec qui participait au Concile Vatican II. C'était impressionnant. En Allemagne, je me souviens quand je me suis retrouvé devant le mur de Berlin, cela change la vie. La création du programme de journalisme international à l'Université Laval, en coopération avec l'École de journalisme de Lille que dirigeait Patrick Pépin, a été un projet fondamental^{xxv} pour moi²¹. En envoyant des étudiants à l'étranger, je voulais leur donner l'opportunité de connaître ce que j'avais connu très, très longtemps auparavant. Quand je réfléchis, je pense que c'est ça qui est le plus important pour moi : l'ouverture des journalistes sur le monde.

À 81 ans, je continue à penser que l'on ne forme pas un journaliste dans les formations en communication. Si je me permettais un commentaire excessif, je dirais que les journalistes savent le dire, mais qu'ils n'ont souvent rien à dire. Comprendre avant de faire comprendre. Je pense que la complexité du monde actuel renforce encore cette impression. Raison pour laquelle j'étais favorable au développement du programme de journalisme international. Nos médias sont des médias paroissiaux^{xxvi} et je trouvais cela important de promouvoir l'information internationale. Nous avons ensuite tenté de faire la même chose en information économique ; cela n'a pas fonctionné faute de candidats. Sauf exceptions, les diplômés en administration ou en économie n'ont pas forcément le journalisme comme centre d'intérêt. Une enquête auprès des étudiants en journalisme²² en novembre 2021 nous a permis de recenser 350 étudiants en journalisme au Québec dans les trois universités Laval, l'UQAM et l'Université de Montréal. C'est beaucoup. J'ai déjà écrit il y a quelques années²³ que j'espérais que les jeunes journalistes puissent inventer leur journalisme comme on avait pu le faire dans les années 60-70. Un précurseur, Jean-Louis Gagnon^{xxvii}, a transformé le journalisme entre 1958 et 1961. Il a prôné un journalisme différent, plus actif. Les jeunes journalistes continuent aussi à inventer et militent pour diverses formes de journalisme. Et puis la qualité du journalisme actuel ne dépend pas seulement de ceux qui le font. L'enseignement et la recherche y sont

xxiv. Québecor, entreprise québécoise présente dans les médias, la télécommunication, l'édition et le sport.

xxv. Ce programme est aujourd'hui, intégré comme filière de la maîtrise en communication publique.

xxvi. Expression québécoise qui rappelle le quadrillage religieux du territoire québécois et qui connote en même temps l'épithète « provincial » utilisé en France pour l'opposer à une perspective étroitement « locale ».

xxvii. Grand journaliste québécois. Voir : <https://ordre-national.gouv.qc.ca/membres/membre.asp?id=223>

aussi pour quelque chose. Je pense qu'une des difficultés de l'enseignement du journalisme à l'université réside dans le fait que les journalistes enseignants n'ont jamais élaboré une véritable méthodologie du journalisme et de sa pratique. D'anciens journalistes comme les auteurs de *The Elements of Journalism*²⁴ ont réfléchi à leur métier et montrent que l'enseignement du journalisme ne se limite pas à expliquer comment faire un *lead*. Il faut développer la réflexion sur la méthode journalistique, de la collecte de l'information à sa présentation.

Et dans les médias actuels, cela m'agace parfois de lire certains textes : le journalisme militant, je n'aime pas beaucoup cela, mais c'est peut-être en partie le journalisme de 2023. Pierre Trudel, dans son dernier livre, *Droits, libertés et risques des médias* (2022), distingue l'acte d'information et l'acte journalistique. Il estime que nous sommes à présent dans un monde où il y a de plus en plus d'information qui n'est pas journalistique mais qui peut être de très grande qualité. C'est aussi mon opinion. Je l'ai d'ailleurs brièvement développée auprès d'Antoine Char dans une publication pour *Projet J*²⁵. Ce qui me semble important pour les journalistes est de montrer, en expliquant la méthode, comment l'acte journalistique diffère des autres actes d'information pour mieux défendre le journalisme et montrer sa spécificité.

*Propos recueillis et annotés par
François Demers et Florence Le Cam
Janvier 2023*

**Pour citer cet article, to quote this article,
para citar este artigo :**

François Demers, Florence Le Cam, « Au carrefour des influences américaine, britannique et française ». Entretien avec Florian Sauvageau », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 12, n°1 - 2023, 15 juin - juin 15 - 15 de junio.
URL : <https://doi.org/10.25200/SLJ.v12.n1.2023.520>

NOTES

1. Saint-Jean, A. (2002). Éthique de l'information: fondements et pratiques au Québec depuis 1960. PUM.
2. de la Garde, R. (1975). Profil sociodémographique des journalistes de la presse écrite québécoise. *Communication. Information Médias Théories*, 1(1), 31-52.
3. Barrett, B., & de la Garde, R. (1976). Profil sociodémographique des journalistes de la presse électronique québécoise. *Communication. Information Médias Théories*, 1(3), 259-279.
4. de la Garde, R., & Barrett, B. (1977). Profil socio-démographique des journalistes de la presse électronique montréalaise. *Communication. Information Médias Théories*, 2(2), 259-280.
5. Langlois, S., & Sauvageau, F. (1989). L'image de l'ombudsman de presse dans deux quotidiens canadiens. *Communication. Information Médias Théories*, 10(2), 189-210.
6. Pritchard, D., Pritchard, D. H., & Sauvageau, F. (1999). Les journalistes canadiens: Un portrait de fin de siècle. Presses Université Laval.
7. Voir son chapitre « L'Angleterre dans la trame politique et culturelle » de son ouvrage *Allégeances et dépendances*, Editions Nota bene, 2001, pp.167ss.
8. <https://www.openedition.org/2083>
9. de la Garde, R. (1981). L'information internationale dans les médias québécois et anglo-canadiens: la fenêtre américaine. *Communication. Information Médias Théories*, 4(1), 6-31.
10. Sauvageau, F. (1980). L'information internationale: commerce ou propagande? Présentation. *Communication. Information Médias Théories*, 3(2), 1-5.
11. Voir ce document : <https://publications.gc.ca/Collection-R/LoPBdP/BP/prb9935-f.htm#B.%20La%20Commissiontxt>
12. Langlois, S., & Sauvageau, F. (1982). Les journalistes des quotidiens québécois et leur métier. *Politique*, 1, 5-39.
13. Sauvageau, F., Lesage, G., & de Bonville, J. (1980). Les journalistes: dans les coulisses de l'information. Montréal, Québec/Amérique. En 2005, Jean de Bonville fera en collaboration avec Fernande Roy, historienne québécoise, un autre travail de cartographie : Roy, F., & De Bonville, J. (2005). *La recherche sur l'histoire de la presse québécoise. Bilan et perspectives. Recherches sociographiques*, 41(1), 15-51.
14. Robert-Sauvé, Mathieu, (2022), « Si la tendance se maintient, il y aura des docteurs en journalisme au Québec », *Projet J*, <https://j-source.ca/si-la-tendance-se-maintient-il-y-aura-des-docteurs-en-journalisme-au-quebec/>
15. <https://www.cem.ulaval.ca/>
16. <http://www.cmrcrcrm.ca/>
17. [https://www.ulaval.ca/la-recherche/unites-de-recherche/chaire-de-recherche-en-partenariat/chaire-en-journalisme-scientifique-bell#:~:text=Service%2Dconseil%20et%20soutien%20d,des%20journalistes%20scientifiques%20\(FMJS\).](https://www.ulaval.ca/la-recherche/unites-de-recherche/chaire-de-recherche-en-partenariat/chaire-en-journalisme-scientifique-bell#:~:text=Service%2Dconseil%20et%20soutien%20d,des%20journalistes%20scientifiques%20(FMJS).)
18. <https://www.cem.ulaval.ca/>
19. <https://www.cem.ulaval.ca/publications/reflexions-et-mise-en-contexte-de-la-situation-creee-par-lelection-de-m-pierre-karl-peladeau/>
20. <https://www.cem.ulaval.ca/wp-content/uploads/2019/04/parlementairesmedias.pdf>
21. <https://reutersinstitute.politics.ox.ac.uk/people/professor-robert-g-picard>
22. <https://www.cem.ulaval.ca/lancement-du-digital-news-report-2022-et-sortie-des-donnees-canadiennes/>
23. Sauvageau, F. (2003). «N'y a-t-il plus de journalisme, aujourd'hui, qu'international?»: récit d'une expérience de formation... *Les cahiers du journalisme*, (12), 42-54.
24. <https://www.cem.ulaval.ca/publications/etudiants-en-journalisme-qc/>
25. Voir la conclusion du chapitre de Florian Sauvageau (2015), *Pour la survie du journalisme*, sous la direction de Robert Maltais et Pierre Cayouette, Québec Amérique, p.284.
26. Kovach, B., & Rosenstiel, T. (2021). *The elements of journalism, revised and updated 4th edition: What newspeople should know and the public should expect*. Crown.
27. <https://j-source.ca/florian-sauvageau-une-carriere-au-gre-des-hasards-de-la-vie/>